

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

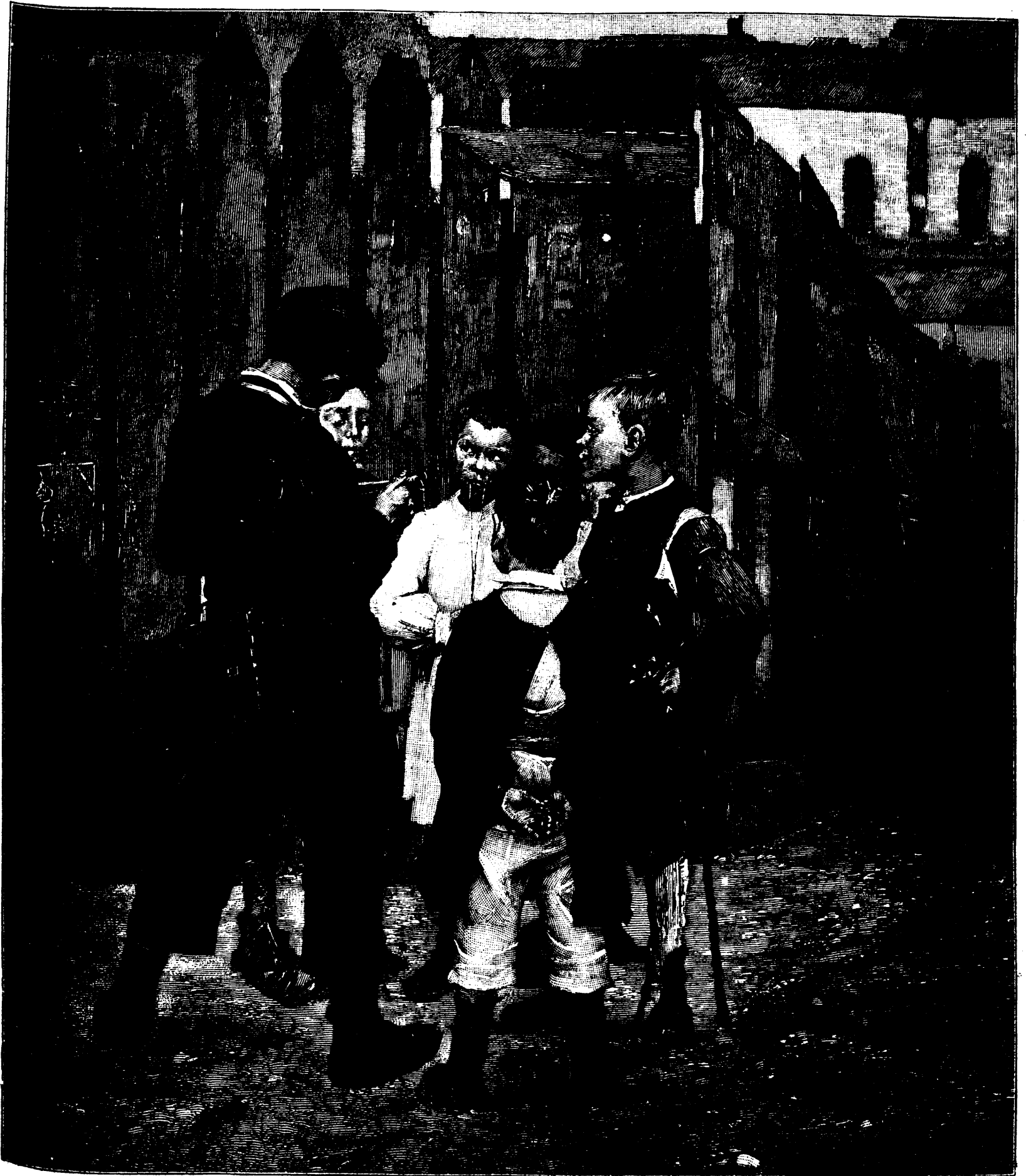
- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No. 9 — Samedi, 5 juillet 1884.
Bureaux : 25, rue Saint-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



UN MEETING—Tableau de Mlle Marie Baakirsoff.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 5 Juillet 1884

SOMMAIRE

TEXTES : Nos primes. — Entre-nous, par Léon Ledieu. — M. H.-G. Vennor. — L'ange du pauvre, par Blanche de Rivière. — Les ambitions de Faraude (suite), par Mlle Zénaïde Fleuriot. — Le Courrier des Modes. — Un Meeting. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Un Meeting, tableau de Mlle Baskirset. — M. H.-G. Vennor, récemment décédé. — Nos illustrations de la mode. — Gravure du feuilleton.

DEUXIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le deuxième tirage des primes mensuelles du *MONDE ILLUSTRÉ* (c'est-à-dire les numéros du mois de JUIN), aura lieu lundi, 7 juillet courant, dans la grande salle de la *Patrie*, n° 35, rue Saint-Gabriel, à huit heures précises p.m.

A ce propos, nous ne pouvons trop recommander à nos lecteurs de conserver avec soin leurs numéros de manière à ce que toutes les primes soient réclamées.

ENTRE-NOUS

Enfin, notre ville reprend peu à peu sa physionomie ordinaire.

Pendant les huit jours qu'a duré l'invasion, Montréal semblait tout bouleversé et peuplé de nouveaux citoyens venus de partout. On allait et venait dans les rues, ne voyant que des figures étrangères, et quand parfois de loin en loin on rencontrait un visage connu, on semblait se retrouver après une longue absence.

Dans les maisons, c'était bien pire. On avait tout dérangé pour caser tant bien que mal les amis venus de loin, les parents de la campagne. Nous n'étions plus chez nous.

Maintenant qu'ils sont partis, nous commençons le grand ménage avant d'aller à notre tour qui aux bords de mer, qui à la campagne, qui en voyage lointain.

Les jours de canicule approchent, et il est en effet d'usage d'abandonner la bonne poussière de la ville pour aller trouver les mouches noires et les marins-goins des contrées rurales.

C'est ainsi qu'on va employer le temps des vacances.

* *

Les vacances ! quel joli mot et comme il sonne bien à l'oreille. Que de souvenirs il évoque, quelles bonnes parties de pêche et de chasse dont on se souvient en entendant prononcer ce mot *vacances* !

Déjà les collégiens de tous uniformes, les grands, petits et moyens s'éparpillent en ville, escortés de la bonne mère, du père grave et des sœurs qui ne se lassent pas de regarder le garçon, tout ahuri de se trouver en pleine liberté.

— Il a grandi, dit la maman.

— Il devient solide, observe le papa en posant sa large main sur les épaules de son héritier.

— Qu'il est beau ! murmurent les petites sœurs pour qui le grand frère est la perfection la plus absolue de l'humanité.

— Tu m'achèteras un fusil, dis, papa.

Il n'a pensé qu'à cela toute l'année, et il a été entendu dans la famille, avant de partir, qu'on lui donnerait un Lefauchoux s'il obtenait un premier prix.

Aussi, voyez s'il a travaillé son Virgile, son Homère, les racines carrées et cubiques, etc. Il a des prix plein les mains, et il ne reste plus au père qu'à remplir sa promesse.

* *

Les fillettes, de leur côté, ne sont pas restées inactives. L'exposition des œuvres de couture et des dessins des élèves de tous les couvents a eu lieu, et elles sont fières des récompenses qu'elles ont obtenues.

Villa-Maria, Hochelaga, le Sacré-Cœur et plusieurs autres couvents ont déjà fermé leurs portes, et les

charmantes pensionnaires s'en vont gaiement, regrettant un peu les bonnes sœurs qu'elles quittent et pensant beaucoup à certain cousin qu'elles vont revoir.

Plusieurs d'entre elles ne reviendront plus, elles ont quitté la robe courte, ce ne sont plus des enfants, les amis de la maison n'osent plus les tutoyer et leur disent : "Mademoiselle."

Les parents pensent à la marier, et elle, la petite sournoise, y songe souvent.

Que voulez-vous, c'est toujours la vieille, vieille histoire !

* *

Si mon dur métier de journaliste me laissait quelques loisirs, si je pouvais prendre des vacances à mon tour, je choiserais Chambly comme lieu de villégiature.

C'est un charmant village, l'air y est bon et sain, les habitants affables, courtois, et tout invite à aller s'y laisser vivre pendant un mois à ne rien faire et à rêver sous les grands ormes.

Et puis, que de souvenirs se rattachent à ce nom de Chambly !

Le premier fort, en bois, a été construit en 1665, par le régiment de Carignan-Sallières, commandé par le capitaine Jacques de Chambly, qui lui a donné son nom.

Le deuxième fort fut bâti sur le même emplacement, en 1709 à 1711, par Bois Berthelot, sieur de Beaucourt, sur les plans du chevalier de Léry.

Dans le cimetière du fort de Chambly reposent entre autres :

Le général américain Thomas, successeur de Montgomery, mort en 1776.

Hertel de Beaulac ; Marguerite Thauvenet, épouse de François Hertel, le héros de la Nouvelle-France ; madame de Lanténac, femme d'un commandant du fort, et plusieurs autres soldats blessés à Carillon, etc., etc.

Le premier enterré dans ce cimetière est Jean Bessette, mort en 1707, et le dernier est un soldat anglais décédé en 1843.

* *

Chambly est le berceau de plusieurs célébrités parmi lesquelles nous citerons :

Mlle Larocque, Sœur de la Providence, fondatrice de l'hôpital de Santiago (Chili).

Son tombeau est un lieu de pèlerinage.

Mme Thua, fondatrice de l'hôpital général de St-Hyacinthe.

Révé Sœur Sophie Darce, Sœur de l'Hôtel-Dieu, victime de son dévouement, morte en soignant les pestiférés, en 1847.

Mme Bresse, femme du lieutenant-colonel Bresse, membre du parlement pour le comté de Kent, qui, en 1837, renvoya sa commission de colonel, a fondé le couvent et l'hôpital de Chambly.

Mme Gye, née Emma Lajeunesse, plus connue sous le nom d'Albany, le rossignol canadien, dont la réputation est universelle.

Là aussi se trouve la statue de Salaberry, le héros de Chateaugay.

Cette statue a été élevée grâce à l'énergie et à la persévérance de M. J.-O. Dion, ex-membre du congrès des américanistes de France, un chercheur et un antiquaire de grand mérite.

C'est aussi grâce à M. Dion qu'une plaque de marbre commémorative a été placée à Beauport pour rappeler la naissance du Léonidas canadien.

* *

Au moment où je parle de bon air, de campagne et de santé, une nouvelle terrible nous arrive d'Europe. Le choléra vient de faire son apparition à Toulon (France).

Les dépêches sont très contradictoires.

Est-ce le choléra asiatique ? on l'affirme un jour, on dément la nouvelle le lendemain.

Quoiqu'il en soit, il est malheureusement prouvé que le nombre des décès dus au choléra varie de sept à vingt par jour, et on suppose que cette maladie a été rapportée des Indes par un navire revenant du Tonquin.

On a signalé également plusieurs cas à Marseille. La sinistre nouvelle s'est répandue immédiatement dans le monde entier, les gouvernements de l'Europe ont pris aussitôt des mesures très sévères pour empêcher le débarquement de voyageurs et de marchandises venant des Indes et de la Méditerranée avant d'avoir subi une quarantaine.

De son côté, la France a établi un cordon sanitaire autour de la ville de Toulon qui se trouve ainsi complètement isolée.

Ces mesures préventives obtiendront-elles le but que l'on poursuit ?

Dieu le veuille.

* *

Ce fléau, qui fait son apparition de temps à autre, à visité aussi le Canada, et le souvenir des ravages de 1833 et de 1849 est encore présent à la mémoire de beaucoup de Canadiens.

Nous ne sommes pas immédiatement menacés, mais cela ne doit pas nous empêcher de nous mettre sur nos gardes, cela ne doit pas surtout laisser nos autorités municipales s'endormir dans un *far niente* auquel elles ne sont que trop habituées.

L'hygiène, l'hygiène, crie-t-on de tous côtés, et même au Conseil-de-Ville, et en attendant nos rues sont sales, le service d'enlèvement des déchets est mal fait, et les carcasses de chiens et de chats ornent nos rues qu'elles empoisonnent.

C'est un peu partout la même chose, et Dieu, qui a doté le Canada d'un climat des plus sains de la terre, doit constater avec pitié quels efforts nous faisons pour vicier l'air que nous respirons.

Nous payons cependant assez de taxes pour avoir droit à un peu de propreté.

* *

Mais laissons de côté ce triste sujet pour penser aux fêtes du jour—mon rôle est surtout de vous distraire—car la maladie, les revers et tout ce qui constitue le côté noir de la vie, ne viennent que trop souvent nous affliger.

Aujourd'hui, 4 juillet, est une date intéressante pour nous, celle de la fondation de la cité de Trois-Rivières, par Lavoilette, en 1634.

Si ce pionnier pouvait s'éveiller de son sommeil éternel et revenir un instant à l'endroit où il a vécu de longues années, il chercherait en vain la chaumière qu'il avait bâtie de ses mains et les champs qu'il a défrichés. Tout cela a disparu.

Mais quel spectacle pour lui !

Une ville riche et prospère, une population active, un mouvement continu ont remplacé le calme et la solitude de la grande plaine.

Plus de craintes d'incursions de sauvages comme au temps où il labourait le fusil en bandouillère et l'œil au guet.

De quel regard étonné ne verrait-il pas les bateaux à vapeur sillonner le grand fleuve et les locomotives fuyant avec la rapidité de l'éclair sur les bandes de fer des routes ?

Et cet étonnement n'aurait plus de bornes quand on lui prouverait qu'on fait le trajet du Canada en Europe en huit jours, et qu'on reçoit des nouvelles du vieux monde en quelques minutes.

Et nos journaux, nos banques, nos manufactures, etc., etc.

Et les Français et Anglais vivant ensemble dans le même pays en bons frères !

En voyant toutes les merveilles modernes il dirait peut-être comme la maréchale de Villefort, assistant à l'ascension d'un des premiers ballons :

— Mon Dieu ! ils trouveront bientôt le moyen de ne plus mourir !

Non, car sous ce rapport rien n'est changé et ne changera, on meurt et on mourra toujours.

* *

Le nom des fondateurs et des conquérants—c'est là leur seul point commun—ne meurt pas cependant, et Trois-Rivières se souvient de Lavoilette et le prouve non-seulement en célébrant de joyeuses fêtes, mais en lui élevant une statue.

Le piédestal est terminé et sera béni aujourd'hui même ; quant au bronze, il ne sera prêt que dans un an environ.

C'est naturellement M. L.-P. Hébert qui est chargé de la partie artistique de ce travail.

Après avoir exécuté les statues de Salaberry, le soldat, et de Cartier, homme d'Etat, il va reproduire les traits de l'humble fondateur de ville.

Mais l'art a accès partout, et tout ce qui est bon et bien a le droit d'être interprété par le ciseau du sculpteur ou le pinceau du peintre, et, connaissant Hébert comme je le connais, je suis sûr qu'il va nous jeter dans le moule un chef-d'œuvre.

Et Montréal qui n'a pas encore de statue de M. sonneuve.

Est-ce assez honteux ?

Et pourtant rien ne serait si facile que de réparer une pareille faute, indigne d'une grande cité comme la nôtre. Un peu d'élan et de patriotisme feraient récolter bien vite la somme nécessaire.

Mais nous, au lieu de penser à nos devoirs nous nous occupons de plaisirs.

Tenez, pendant la semaine dernière plus de quinze mille piastres sont partis de Montréal pour n'y plus revenir. Il s'agissait de musique, et tout le monde s'est empressé d'ouvrir son porte-monnaie.

Je sais bien que Mme Nilson est une grande cantatrice, je n'ignore pas qu'elle est une des trois étoiles qui forment la plus belle constellation musicale de notre époque, mais enfin ces artistes n'ont rien de national à notre point de vue et ne font qu'exécuter des œuvres composées par d'autres musiciens.

La musique exige presque toujours, pour ne pas dire toujours, deux individualités : le compositeur et l'exécutant, tandis que la poésie, la sculpture, la peinture, qui lui sont infiniment supérieures, ne demande que, le poète, le peintre et le sculpteur.

On s'occupe trop de musique chez nous, c'est mauvais signe et il faudrait soigner cela.

Trop de pianos, pas assez de livres.

* *

Ce mot artiste me rappelle cet excellent dessinateur, Gustave Doré, dont LE MONDE ILLUSTRÉ de la semaine dernière a publié une splendide page, la prédication de saint Jean-Baptiste.

Il est mort il y a un an, comme vous le savez, mais ce que vous ignorez peut-être, c'est qu'il a légué 45,000 francs à la société de l'Orphelinat des Arts, et voici ce que disait un jour Mme Marie Laurent à ce sujet :

"Gustave Doré aimait nos pauvres petites filles, qu'il venait voir souvent; nos enfants le connaissent bien : "Le monsieur qui apportait des livres," car, chaque fois, il venait les mains pleines de ces livres charmants, si adorablement illustrés par son crayon spirituel et puissant.

"C'est assurément le souvenir de toutes ces petites têtes blondes et brunes se levant vers lui avec des sourires quand il arrivait, qui lui a inspiré la pensée de pourvoir à l'avenir de ces petites filles d'adoption.

"C'est ce souvenir des joies qu'il leur donnait qui lui a dicté le testament par lequel il leur lègue une partie de sa fortune."

* *

Souvenir de la procession :
Le char de l'industrie passait; une bonne femme, en apercevant la personne qui représentait cette allégorie, demanda à un voisin :
—C'est la reine Victoria, hein monsieur, cette belle dame !

LÉON LEDIEU.

M. H.-G. VENNOR

(Voir gravure)

M. H.-G. Vennor, le prophète de la température, que tous nos lecteurs connaissent de réputation, est décédé récemment en cette ville, à l'âge de 43 ans et 6 mois, après une courte maladie.

M. Vennor était né à Montréal et avait fait ses études au *High School*. De bonne heure il montra des aptitudes pour l'histoire naturelle et devint un minéralogiste distingué.

M. Vennor a été quinze ans au service de la commission géologique à laquelle il a, dit-on, rendu de grands services.

Sa réputation comme prophète de la température ne datait que de 1875, alors qu'il avait annoncé une absence complète de neige pour Noël et le jour de l'an de cette année-là. Ses succès dans cette direction ont été, on le sait, fort restreints.

M. Vennor a publié en 1875 un ouvrage important sur nos oiseaux de proie, et laisse une collection magnifique d'oiseaux empaillés.

L'almanach qu'il publiait depuis quelques années a beaucoup contribué à le faire connaître ici et à l'étranger.

On annonce plusieurs mariages parisiens qui ne sont pas sans intérêt pour la société de Montréal. Mademoiselle de Charette, fille du général, doit épouser prochainement le comte de Ballaure. Et le baron Ernest de Lagrange doit épouser prochainement Mlle de Chaumont-Quitry.

L'ANGE DU PAUVRE

La mère et l'enfant vivaient seules dans une mansarde, Rosette était tout ce qui restait à Louise de celui qu'elle avait aimé. Aussi, quand la lassitude laissait glisser l'ouvrage de ses mains pour puiser du courage, elle regardait Rosette, qui ressemblait à son père, et vite elle reprenait l'aiguille.

Elle se rappelait les rêves de Pierre... La petite était pâle, mignonne, trop sensible déjà... Il faudrait la ménager. Lui était fort et travaillerait ! Il amasserait de quoi revenir au pays avec sa femme et sa fille... Celle-ci serait grande alors et trouverait là-bas un brave garçon qui l'aimerait ; ils seraient heureux, et cela durerait toujours...

Rester au pays, vivre dans la maison où il était né, Pierre le voulait déjà quand il avait épousé Louise. Et puis, les malheurs étaient venus. Son vieux père était mort. Sa maladie avait coûté cher. Il fallait vendre la maisonnette avec le gros marronnier qui les ombrageait le dimanche. Chassés de leur nid par la misère, ils partirent pour la grande ville où le travail est mieux rétribué.

Là, plus de soleil en automne, de brise fraîche et vivifiante en mai, ni d'ombrages en août. Plus de fruits dans les haies ni de lait tiède pour Rosette !

Mais Pierre travaillerait. Il rachèterait la maison paternelle... ce serait la dot de sa fille... et, heureux par ce rêve, il vivait les yeux fixés sur l'enfant.

Mais l'homme de la campagne languit dans la grande ville, et tout son dévouement pour Louise et Rosette ne put le faire vivre.

Quand la mort l'enleva, il n'y avait plus de pain dans la huche et plus rien à vendre. Le chagrin minait Louise, et pourtant, il fallait qu'elle songeât à Rosette ! Aussi travaillait-elle tout le jour et même souvent la nuit dans sa chambre de veuve.

Pas un géranium, pas un rosier ne s'épanouissait sur sa fenêtre ; cela eût coûté trop cher. Pas un jouet pour l'enfant aux grands yeux tristes. Sa mère lui avait fait, avec une vieille jupe, quelque chose figurant une poupée... La petite avait souri, ce jour-là, et depuis elle ne quittait pas le petit paquet de chiffons... l'embrassait... l'appelant son enfant... se faisant mère, comme les petites filles qui ont de vraies poupées. Ce haillon arrangé faisait plus que distraire son esprit, il parlait à son cœur. Elle l'aimait, et, le pressant dans ses bras, elle recommençait le rêve que son père avait formé pour elle.

Cependant, le temps, en passant sur la douleur de Louise, semblait en augmenter le poids.

L'ouvrage manquait. Il y avait un demi-siècle qu'on n'avait vu un hiver aussi rude. La brume remplissait l'atmosphère ; un jour pâle pénétrait de l'extérieur avec le froid. Au foyer, plus de feu. Le vent, en soufflant dans la cheminée vide, gémissait d'une façon lugubre et chassait la cendre dans la mansarde. Les mains de Louise étaient engourdis, et ses yeux, qui avaient trop pleuré, ne voyaient plus ; son front brûlé par la fièvre s'inclinait sur l'ouvrage qu'elle essayait en vain de terminer.

Rosette la regardait en silence avec ses grands yeux profonds. Sa douleur y faisait monter toute son âme... l'âme de Pierre...

Elle aussi avait cessé de faire des rêves. Elle avait froid, elle avait faim, et, devant cette souffrance muette et résignée de son enfant, le désespoir entraînait dans le cœur de Louise, y creusait une blessure par laquelle la vie semblait s'échapper.

Que pouvait-elle faire pour que Rosette ne souffrit pas ? Elle ne possédait plus rien... aucun souvenir... Eh bien ! pour son enfant, elle mendierait ! Elle dirait que toutes les forces lui font défaut et que sa fille a faim.

Elle descendit dans la rue, serrant contre ses membres son châle de veuve, qui la couvrait jour et nuit de sa laine noire. Beaucoup fermèrent leurs portes sans jeter un regard sur elle. D'autres, la voyant chanceler, la crurent ivre.

Pourtant, elle rapporta du pain. Mais, en remontant l'escalier de la mansarde, elle sentit que le lendemain elle ne pourrait plus le redescendre pour trouver un nouveau secours.

Elle se coucha transie. Combien les riches étaient heureux ! Ils avaient du feu ! Elle cherchait du regard ce qui pourrait lui rendre un peu de chaleur, et, ne voyant rien que l'enfant, elle lui tendit les bras avec une prière dans les yeux.

Rosette arracha vivement ses vêtements et vint se blottir auprès de sa mère. Elle pressait contre elle son petit corps pâle, taché de bleu, comme le corps d'un enfant maladif.

—Que je suis contente, maman de te donner ma chaleur, de te faire du bien !... Je t'aime tant que je voudrais te donner ma vie !

Louise pensait : Quelle joie ce doit être de sentir son enfant dans ses bras, quand on peut lui prodiguer tout ce qu'il souhaite ! Les heureuses mères ! Au moins, remercient-elles chaque jour la Providence ?

Pourtant Louise restait glacée. Le regard brillant de fièvre, elle cherchait encore dans la chambre vide ce qui pourrait réchauffer ses membres. Il n'y avait plus rien... rien que le joujou de Rosette. Elle le fixait d'un regard douloureux, n'osant le réclamer. L'enfant comprit... pâlit... rougit... tordit ses minces poignets... Ce jouet ! c'était tout ce qu'elle possédait et ce qui lui avait fait supporter sa misère !... C'était ses souvenirs, ses rêves, son bonheur !

Elle se leva, saisit l'objet d'une main tremblante, défit les haillons qui en figuraient la tête, les bras, en retenant ses sanglots. La poupée, détruite et redevenue lambeaux de vieux vêtement, elle l'étendit sur sa mère, pendant que Dieu, d'en haut, se penchait pour la voir...

—Au moins maintenant, mère, te sens-tu mieux ?

Le lendemain, les forces manquèrent à Louise pour se lever, et il lui sembla que ses pensées s'égarèrent dans son cerveau fatigué et vide. Elle dit à Rosette d'appeler du secours, mais le froid aussi avait saisi l'enfant. Pourtant, la pauvre petite essaya d'obéir, et un instant se tint droite sur le lit, puis, pâlisant, elle retomba évanouie dans les bras de sa pauvre mère.

Le pain était fini et le froid augmentait. Les heures passaient, les jours aussi... deux jours... personne n'entra dans la mansarde.

Une nuit, elles entendirent, tout près, des chants, des rires, de la musique. On dansait, en face, au premier étage. Ah ! si Louise avait pu se traîner à la porte de la fête, Rosette entre ses bras ! Là, dans cette salle de bal, le prix d'un bracelet superbe, d'une épingle, d'une fleur, eût sauvé son enfant !

Les lumières de la fête jetaient une clarté dans la mansarde ; les valse, les polkas se succédaient avec le pas des danseurs, et la mère regardait sa fille dont les traits se contractaient, le visage bleuissait...

—J'ai faim !... j'ai froid ! murmurait l'enfant.

O mon Dieu ! cette souffrance elle pourrait la supporter longtemps ! Elle aimait mourir... Comment prolonger sa vie, ne fût-ce que d'un jour ! A la fin de ce troisième jour, un secours arriverait peut-être !

Près du lit pendaient des ciseaux ; Louise s'en saisit.

—Rosette... Rosette... veux-tu sauver ta mère ?

Un éclair reparut dans le regard mourant de l'enfant :

—Ah ! oui... je veux te sauver, maman...

—N'aie pas peur... obéis... Je vais me piquer le bras... là, et le sang jaillira... Tu boiras... et je vivrai... par toi...

Alors, perçant son bras de sa main tremblante, la mère tendit à sa fille le reste de sa vie. Puis, elle s'endormit calme en murmurant à Dieu :

—Seigneur ! envoyez un ange qui sauve mon enfant !

Cependant, ce sommeil était long, et Rosette s'en étonna...

—Maman !... maman !...

Maman ne répondit pas. Puis ce sang qui coulait effrayait la petite maintenant qu'il l'avait nourrie... Elle voulut l'arrêter et serra le bras de sa mère avec un lambeau de drap.

Les heures passaient. Plus de bruit dans la grande ville. En face, plus de lumière, de musique et de rires ; tout y dormait en paix, sans faim, sans froid.

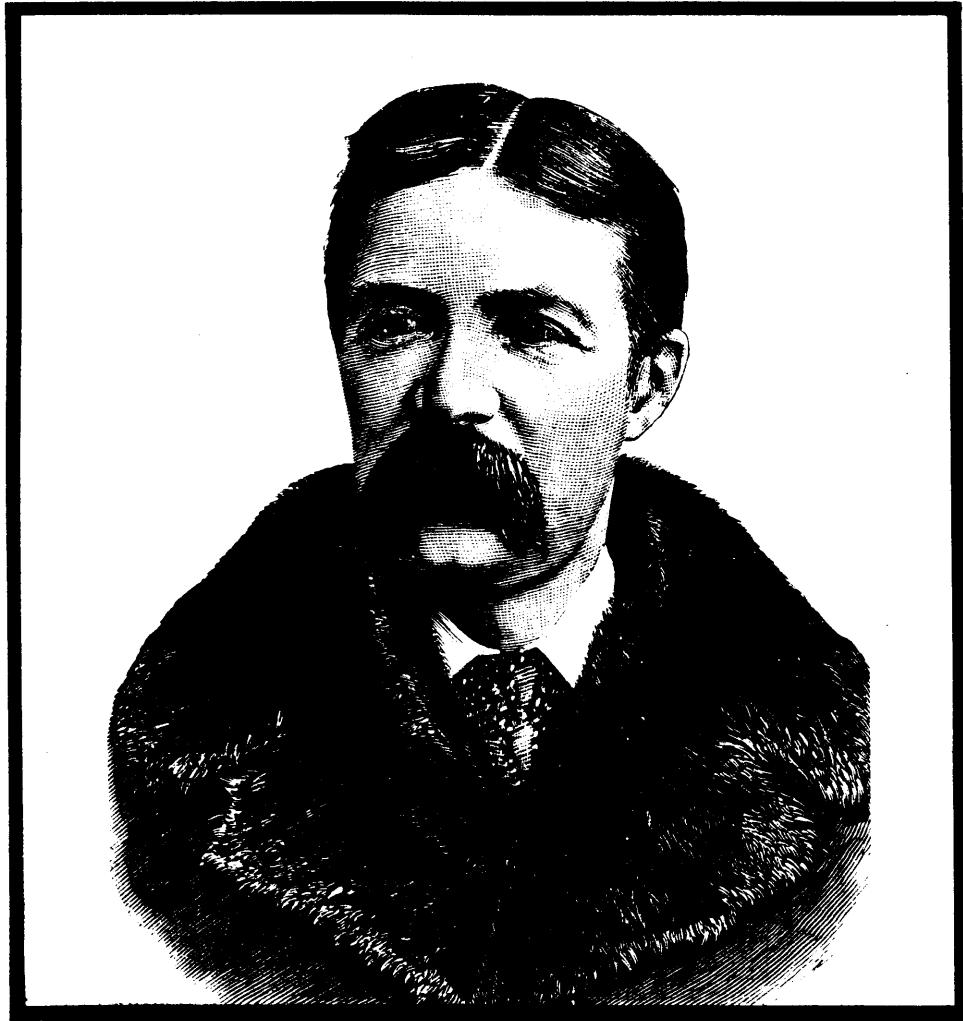
Dans la mansarde, les ténèbres, et dans ces ténèbres Rosette croyait entendre des fantômes qui s'approchaient d'elles pour la saisir.

Enfin, l'aube parut. La porte s'ouvrit doucement. Une forme diaphane s'avança ; une voix caressante se fit entendre :

—Ne gémis plus, enfant, voici du feu et du pain. Ne pleure plus sur ta mère, elle va se ranimer sous mes soins. La misère sera bannie du foyer ; je veillerai sur vous, car je suis la servante du Seigneur et vous êtes ses enfants.

—Ah ! dit Rosette en tendant les bras à la petite Sœur des pauvres, c'est vous qui êtes l'ange que maman a tant appelé !

BLANCHE DE RIVIÈRE.



M. H.-G. VENNOR, récemment décédé.



NOS ILLUSTRATIONS DE LA MODE.

LES AMBITIONS DE FARAUDE

PAR M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT

CHAPITRE XVI

Faraude ne se déplaît pas chez les riches commerçants de la rue St-Honoré, elle ne s'y plaît pas non plus. Tout y est morne et monotone. La vie des maîtres semble concentrée dans cet appartement du premier étage, où Faraude a défense de pénétrer ; là ou souffre l'enfant, l'espoir et l'amour de toute la famille, il n'en arrive pas un rayonnement au-delà. Ce sont des étrangers que sert Faraude. Elle connaît de vue les messieurs, parce qu'il lui arrive de passer par la salle à manger lorsqu'ils sont à table ; mais pour ces dames, elle les entrevoit de loin en loin, et elle sait à peine distinguer l'aïeule de la bis-aïeule, dont les cheveux sont moins gris que ceux de sa fille.

Parfois, lorsque les ordres ne lui ont pas été exactement transmis, la tisane recommandée ne se prépare pas assez vite.

En ces cas extrêmes, les deux grand'mères se précipitent vers la cuisine pour faire elles-mêmes leurs recommandations.

Ces deux pauvres femmes sont suspendues en quelque sorte à la frêle existence de la petite fille. En deça au-delà, rien n'existe pour elles.

Faraude n'a de véritables rapports qu'avec Marceline, l'ancienne femme de chambre devenue femme de confiance. Avec elle, elle a son franc parler et elle l'a courageusement mise au courant de bien des abus qui, grâce à la maladie de la petite Thérèse, s'étaient glissés dans cette maison bien ordonnée.

Marceline, un peu défiante de sa nature, s'est laissée gagner par la loyauté et la franchise de Faraude, et elle lui donne toute une autorité sur les autres domestiques, ce qui leur déplaît fort. Mais c'est surtout entre la nourrice de Thérèse et Faraude que la situation est tendue.

Intéressée malgré elle à cette enfant qu'elle n'a jamais vue, Faraude s'est prise aussi d'intérêt pour sa nourrice qui est demeurée à son service et qui la soigne la nuit. Mais son intérêt s'est bien vite changé en antipathie, et elle est devenue tout à fait l'adversaire de celle que toute la maison appelle Nounou, le jour où elle l'a entendue dire que ce rôle de garde-malade l'ennuyait et la fatiguait, et qu'elle espérait bien que cela ne durerait pas longtemps, la petite n'ayant plus quasi le souffle. Ce n'était pas la première fois que Faraude l'entendait se plaindre ; mais la manière dont elle prononça cette horrible phrase lui fit perdre patience.

—Voilà une rude parole que vous auriez bien fait de retenir, dit-elle brusquement. Ce n'est pas à celle qui a nourri un enfant à désirer sa mort.

—Et qui est-ce qui vous dit que je désire sa mort ? riposta la nourrice, qui devint aussi rouge que les larges coques de rubans de son bonnet. Ce n'est pas moi qui la rend malade, je pense ; mais je sais ce qu'il m'en aura coûté de fatigues pour la soigner.

—Vous nous la baillez belle. Qu'est-ce que vous lui faites, après tout ? Vous veillez toutes les trois nuits en buvant des tasses de café noir et en mangeant des tartines. Le lendemain, vous dormez tant que vous voulez durant le jour. Allez donc voir comment font les pauvres mères de famille et comment vous feriez vous-même avec un enfant malade sur les bras, et sans café, sans tartines, sans aucun fauteuil pour vous prélasser.

Elle en avait trop dit, la nourrice s'emporta, lui reprocha de prendre toujours le parti des maîtres et

finalement lui déclara que si la mort de la petite Thérèse lui faisait perdre sa place à elle, nourrice, elle était sûre à l'avance que Faraude ne conserverait pas la sienne.

Faraude lui répondit sur le même ton et, perdant aussi toute mesure, laissa déborder son indignation. N'était-elle pas un monstre d'ingratitude ! Ne l'entendait-on pas se plaindre tous les jours, alors que l'affection devait lui faire paraître doux de soigner une innocente qu'elle avait nourrie de son lait ? N'était-elle pas d'une vilénie révoltante envers ces bons maîtres qui croyaient à son dévouement, et qui s'inquiétaient avec tant d'intérêt de ce qui pouvait adoucir ses fatigues ? Non, jamais Faraude ne s'était rencontrée avec une aussi hypocrite créature.

Ce jour-là, la paisible cuisine se trouva transformée en deux camps ; mais, il faut le dire, les vieux serviteurs appuyèrent généreusement Faraude, bien qu'elle fût la dernière venue parmi eux.

Lorsque Marceline, dont le déjeuner était servi dans la chambre de l'enfant, vint apporter les ordres pour le dîner à Faraude, elle la trouva encore tout animée de la dispute qui venait d'avoir lieu. Elle

—Je ne me ferais pas à ses soins. Remarquez bien, madame Marceline, que ce que j'en dis ce n'est point pour lui faire tort. Depuis le premier jour de mon entrée je patiente, car ce jour-là même elle m'a récité une litanie de plaintes qui m'a fait penser qu'elle n'aimait pas tant que ça sa nourrissonne qui, elle sans doute, l'aime beaucoup.

—Pas tant que ça, pas tant que ça, Faraude, et j'en ai toujours été surprise. Je sais bien que nos deux dames ne quittent pas Thérèse, c'est à elles seules qu'elle s'est attachée, comme de juste. Elle n'a qu'une sorte de sentiment d'habitude pour sa nourrice, et elle aime beaucoup mieux nos nuits de veille que les siennes.

—Je ne la lui confierais toujours pas la nuit, dit Faraude ; le jour encore, on va et on vient, on voit ce qui se passe ; mais la nuit, elle la soigne comme elle veut.

—Vraiment, Faraude, vous me faites soupçonner bien des choses, murmura Marceline ; j'ai remarqué, et maintenant je m'aperçois que ce n'est pas une idée, que la petite Thérèse est très épuisée le lendemain de la veille de sa nourrice. Elle ne se dérange pas pour lui chauffer sa tisane probablement.

—La petite le dirait cependant, remarqua Faraude.

—Non, car elle aime mieux boire froid, et comme c'est une maladie d'entrailles qui la tient, elle a un feu intérieur que ces boissons froides calment un peu, mais qui sont défendues par le médecin.

—Je voudrais bien la voir, la pauvre petite, dit Faraude. J'aime beaucoup les enfants, et cela me chagrina de ne pas connaître notre petite maîtresse, moi qui lui prépare ses bouillons et qui nettoie sa vaisselle. J'ai quelquefois des larmes dans les yeux en fourbissant ses petites casseroles d'argent, de penser qu'elle est là toujours dans son lit au lieu de courir, de rire et de chanter, ce qui égayerait la maison, qui manque bien de gaieté ma foi.

—Faraude, vous avez bon cœur, dit Marceline doucement, et tenez, puisque vous le désirez et que vous avez si bien pris le parti des maîtres contre cette ingrate Nounou, je vais demander à madame de vous laisser voir mademoiselle. Elle est un peu plus calme aujourd'hui, et rien que de voir votre costume la distraira. Venez avec moi. Si la chose déplaît à madame, vous serez quitte pour vous en aller.

Elle sortit de la cuisine suivie de Faraude, prit un corridor que celle-ci ne connaissait pas et ouvrit sans frapper une porte à deux battants. Avant de la refermer elle se tourna vers Faraude et dit :

—Attendez-moi là, et surtout si vous entrez marchez bien doucement.

—Comment ferai-je pour faire du bruit en marchant, murmura Faraude en regardant à ses pieds ; il y a ici un tapis quasi aussi épais que la

mousse dans la forêt, on ne s'entend pas seulement marcher.

Elle ne put en dire davantage, Marceline ouvrait la porte et lui faisait signe d'entrer.

Elle entra, traversa une chambre luxueusement meublée qui les conduisit dans un autre appartement au seuil duquel Faraude poussa un gros soupir.

Un lit, autour duquel se drapaient de lourds rideaux bleus, occupait un angle de l'appartement, et on y voyait assise, contre des oreillers empilés, une jolie enfant de quatre ans à peine, dont le visage de cire portait la trace de souffrances longues et cruelles. Son lit, auprès duquel se tenaient les deux grand-mères, était littéralement couvert de joujoux, et elle avait entre les bras une poupée dont la fratcheur faisait ressortir encore davantage sa pâleur.

—Approchez, approchez, ma bonne Faraude, dit la bis-aïeule avec bonté, Thérèse vous connaît, Thérèse veut vous voir. N'est-ce pas, Thérèse ?

Un oui bien faible répondit, et Faraude s'approcha et dit en adoucissant sa voix le plus possible :



Je n'aime plus la soupe, dit-elle. (Voir page 70.)

la questionna, et Faraude lui raconta tout avec une colère renaissante.

—Ceci est bien extraordinaire, dit Marceline pensivement, la nourrice fait un grand étalage de sentiment devant ces dames, et jamais personne n'avait soupçonné son dévouement qui lui est payé assez cher.

—C'est une hypocrite, s'écria crûment Faraude, c'est-à-dire la pire des femmes.

—Elle ne m'a jamais plu, remarqua Marceline ; mais elle avait été choisie par notre pauvre jeune dame, la mère de Thérèse, et c'est pourquoi elle a pris un grand pied dans la maison. Je ne sais même pas comment avertir ces dames. Elles ne croiront jamais à tant d'ingratitude.

—C'est le défaut du bon monde de ne pas croire aux malices, remarqua Faraude. Pour moi, dans les commencements, je l'ai laissée dire ; mais je m'étonnais bien qu'on confât cette pauvre petite à une femme si bête et si avare de sa peine.

—Elle soigne bien l'enfant pourtant.

—Est-ce que vous trouvez vos soupes bonnes, mademoiselle ? Je mets toute mon attention à les faire. La petite fille hochait la tête.

—JE N'AIME PLUS LA SOUPE, dit-elle, je ne veux plus manger.

Les deux grand'mères échangèrent un regard navré, et Faraude pensa :

—A quoi ça sert-il d'être riche, mon Dieu ! quand on n'a pas la santé !

—Et si je vous faisais quelque bonne bouillie comme on mangent les enfants de mon pays ? reprit-elle. Nous ne sommes pas riches, nous autres, sabotiers, et l'on n'a plus ses premières dents quand on commence à goûter à la viande.

—La viande ! c'est mauvais, dit l'enfant, elle me brûle.

—Mais la bouillie, mademoiselle, une bonne petite bouillie de froment avec la gratte dorée au fond de la casserole.

La grand'mère fit un signe à Faraude.

—Ce serait indigeste, dit-elle à demi voix, n'allez pas éveiller quelque caprice, le médecin est très sévère sur l'alimentation.

—Cette bouillie-là est bien saine, madame, et bien nourrissante, mais il vaut mieux peut-être n'en pas parler, puisque monsieur le médecin ne l'a pas recommandée.

—Faraude, dit l'enfant, c'est un drôle de nom que le vôtre.

—Je suis quelquefois aussi une drôle de personne, mademoiselle.

—Faraude, vous me ferez de la bouillie.

—Voyez-vous ! murmura la grand'mère avec effroi.

—Oui, mademoiselle, quand j'aurai ce qu'il me faut.

—J'en veux aujourd'hui.

—Ce n'est pas possible, mademoiselle, la farine vient du pays qui est à deux cents lieues, et le blé n'est pas encore porté au moulin.

—Allez-vous-en alors, dit la petite fille en fermant les yeux de fatigue.

Faraude s'en alla, et quand la porte du corridor se fut rouverte, elle respira bruyamment.

—On a tellement peur des courants d'air que l'air de la chambre de Thérèse est un peu lourd en effet, dit Marceline.

Faraude se détourna vers elle.

—Dites qu'il y a de quoi mourir d'y être, s'écria-t-elle. Comment voulez-vous qu'un enfant s'élève dans ces velours et ces tapis. Mais Seigneur ! il n'y a pas d'air là dedans à faire vivre une mouche. Comment ! cette pauvre innocente à un médecin et il n'ordonne pas d'abord de la faire respirer ! Ce n'est pas une bravade que je fais, madame Marceline ; mais si cet enfant était à moi je ne la laisserais pas mourir à petit feu comme cela, je la guérirais, moi qui vous parle, et avant longtemps.

—Faraude, que dites-vous là ? Vous vous connaissez aux soins à donner aux enfants ? demanda Marceline tout impressionnée par l'air assuré de Faraude.

—Madame Marceline, mon père et ma mère en ont eu huit. Ma pauvre mère étant morte, mon père s'est remarié et il en a cinq, dont l'aîné va sur ses dix-huit ans. Ah ! si j'en ai vu des enfants, je le crois bien. Je servais chez de braves gens qui n'en manquaient pas non plus, et je vous dis que j'ai vu plus d'un enfant dans cette langueur et qu'il s'en est guéri.

—Thérèse, cependant, ne se guérit pas et les plus grands médecins l'ont condamnée.

—Je ne dis pas non, et j'estime beaucoup les médecins et les apothicaires, mais surtout pour les grandes personnes qui savent chercher ce qui leur fait du bien et dire d'où vient leur mal. Pour ces innocents, il n'y a pas besoin de tant de science. Ah ! ma foi, les pauvres sont plus heureux que je ne croyais ! J'ai eu une petite sœur dans l'état de cette jolie Thérèse. Tout l'hiver elle n'avait été qu'une plainte le jour et la nuit ; mais quand l'été est venu, on portait son berceau de bois au soleil ou sous les hêtres, et petit à petit le bon air a produit son effet. A présent c'est une belle fille de seize ans qu'on placera au premier jour. C'est l'air, le bon air qui guérira Mlle Thérèse, si elle doit guérir, et non pas de rester dans une belle boîte garnie de velours. Puisque le bon Dieu a voulu que les enfants des pauvres s'élèvent bien tout seuls, et sans tant de soins et de délicatesses, les riches devraient bien penser que c'est la bonne manière.

—Ce n'est plus la même chose, ma bonne Fa-

raude, dit Marceline qui l'avait écoutée avec attention.

—Si, pardi ! madame Marceline, et bien souvent quand je prépare tant et tant de plats pour la pauvre petite, qui n'y touche seulement pas, je pense qu'une bonne bouillie bien cuite irait mieux à son petit estomac qui est déjà capricieux et usé. Je ne crois pas que le bon Dieu ait fait l'estomac des riches autrement que celui des pauvres.

Marceline ne répondit que par un petit mouvement de tête qui pouvait passer pour une négation et rentra dans la chambre de Thérèse, laissant Faraude retourner à sa cuisine.

Mais cet entretien devait porter ses fruits.

Tout ce que Faraude avait dit dans sa rude franchise ne resta pas lettre morte. La nourrice fut surveillée, et une nuit qu'elle donnait à boire froid à la petite malade plutôt que de se déranger du fauteuil où elle sommeillait pour allumer l'appareil à esprit de vin, les deux grand'mères, dont les chambres communiquaient avec celle de Thérèse, fondirent sur elle et, avec autant d'indignation qu'il était permis à des personnes aussi calmes d'en montrer, elles lui reprochèrent sa paresse et ses mensonges, lui disant que le médecin avait remarqué que l'état de la petite Thérèse empirait tous les trois jours.

—Ce n'est pas le médecin qui a dit cela, c'est cette brigande de Faraude, grommela la vilaine femme qui, prise sur le fait, avait été tout d'abord réduite au silence ; elle me paiera cela.

Mais elle fut mise dans l'impossibilité de nuire à la brave fille. Le lendemain elle reçut son congé des mains de son jeune maître qui ne se gêna pas pour la traiter comme elle le méritait.

Ce que redoutaient les deux grand'mères, ce qui les avaient toujours empêchées de donner suite aux quelques plaintes qui leur étaient parvenues, n'arriva pas d'ailleurs. La petite Thérèse ne pleura pas sa nourrice qu'on lui dit être en voyage.

—Eh bien ! Faraude me veillera, dit-elle.

Il y eut bien des hésitations. Faraude avait les manières et le langage un peu rustiques. La petite héritière des marchands fourreurs aurait été duchesse de naissance que l'on n'aurait pas fait plus de façons.

Les deux bonnes grand'mères se consultaient sans cesse et se perdaient dans des minuties ridicules.

Faraude saurait-elle lui donner à boire proprement ? Ne ferait-elle pas trop de bruit dans l'appartement ? Ne parlerait-elle pas trop haut ? Ne secouerait-elle pas trop brusquement l'enfant ?

On en référa au grand-père et au père, qui firent venir Faraude à l'issue de leur déjeuner.

Devant l'émotion vraie qui la saisit à l'idée que la petite Thérèse, qui ne l'avait vue qu'une fois, réclamait ses soins, ils jugèrent que leur enfant ne serait jamais mise en plus honnêtes mains et décidèrent de passer outre.

Le lendemain soir Faraude se présenta dans la chambre et Thérèse l'accueillit avec joie. Elle eut à subir toutes sortes de recommandations et d'interrogations de la part des deux grand'mères qui l'obligèrent à se savonner les mains un nombre infini de fois avant qu'elles fussent admises à palper le couvre-pied de guipure qu'il s'agissait de plier méthodiquement.

Elles prolongèrent même leur veillée et ne quittèrent leur poste que lorsque la petite Thérèse fut tombée dans la somnolence agitée qui remplaçait pour elle le sommeil.

A peine les bonnes dames eurent-elles quitté la chambre que Faraude se mit à en faire l'inspection. Elle souleva les lourds rideaux de la fenêtre ; puis le store, puis les petits rideaux fort épais. Elle toucha du doigt les bourrelets cloués contre les boiserie.

—Il n'y a pas à dire, murmura-t-elle, l'air ne peut pas entrer ici, et on veut que ce petit ange mange et dorme ! Mon Dieu ! mais alors pas un enfant ne s'élèverait dans notre hutte ouverte à tous les vents. Que les riches sont à plaindre ! que les riches sont à plaindre !

Elle revint vers le lit.

—On ne la voit seulement pas, disait-elle, les bonnes dames diront ce qu'elles voudront ; mais je vais un peu la dégager et lui donner un peu d'air, le peu qu'il y a.

De sa main vigoureuse elle saisit le lourd rideau, le drapa à la tête du lit et l'y retint par de grossières épingles.

—Je le replacerai demain matin, dit-elle, et nous verrons bien si de ne pas avoir tant d'étoffe que cela sur la tête lui aura fait passer une mauvaise nuit.

Cela dit, elle se mit à genoux pour faire sa prière et demanda de tout son cœur au bon Dieu la guérison de sa petite maîtresse.

Puis elle se releva, enfila son rosaire à son poignet et s'assit au pied du lit dans le vaste fauteuil bien rembourré qui servait à la garde. Elle n'y était pas depuis cinq minutes qu'elle dormait profondément.

CHAPITRE XVII

—Faraude, allez s'il vous plaît servir le déjeuner de ces messieurs. Depuis la visite du docteur nos dames ne font que se lamenter en se cachant le plus possible de Thérèse, de sorte que je ne puis la quitter.

—J'ai bien vu à la figure du médecin et à celle de monsieur, qui le reconduisait, que les nouvelles n'étaient pas bonnes. Qu'est-ce qu'il a donc dit ce médecin ?

—Que la vie s'éteignait, qu'il ne voyait plus de remèdes à faire, qu'il était inutile qu'on lui en donnât.

Et Marceline, se couvrant le visage de son mouchoir, s'en alla en pleurant.

Et elle se dirigea avec un plat fumant vers la salle à manger.

Les deux hommes étaient seuls en effet, bien qu'il y eût quatre couverts.

—C'est vous qui nous servez, Faraude ? où donc est Marceline ? demanda le grand-père.

—Monsieur, elle ne peut pas quitter mademoiselle.

Le jeune père, qui avait l'air tout à fait accablé, releva brusquement la tête.

Est-ce que Thérèse aurait une crise ? demanda-t-il.

—Je ne crois pas, monsieur, seulement ces dames ont fait causer le médecin, et...

—Ah ! oui, je comprends.

Il arrêta ses yeux rougis sur le visage de son père et dit amèrement :

—Quelle chose misérable que cette science médicale ! Elle ne peut rien.

—Je ne puis admettre que le docteur abandonne notre enfant, répondit le grand-père qui mangeait du bout des lèvres ; j'avais espéré mieux de lui. Tant qu'il y a de la vie, il doit y avoir de l'espoir.

—Et il y en a, monsieur, dit Faraude, qui débouchait une bouteille, la petite ne me paraît pas si désespérée que cela.

—Ah ! c'est vrai, vous la veillez maintenant, dit le jeune père en la regardant fixement.

—Oui, monsieur, et bien souvent je me disais qu'il y avait pour cette innocente-là un remède auquel on ne pensait pas assez.

—Lequel ?

—La campagne, monsieur, le bon air. Est-ce que l'air de cette rue pleine de voitures est bon et sain pour des personnes si jeunes et si délicates !

—Elle est revenue malade de la campagne, dit M. Labureau tristement.

—Il fallait l'y laisser, monsieur, elle aurait toujours été mieux là qu'ici.

—Mais le médecin, le grand médecin qui est venu pendant les trois semaines durant lesquelles elle a été en danger.

—Le grand air valait mieux, monsieur. On se passe des grands médecins chez les pauvres.

—Cette bonne fille a peut-être raison, dit le grand-père avec un soupir, la maladie de Thérèse s'est aggravée ici, et maintenant elle n'est plus transportable.

—Oh ! que si, monsieur, dit Faraude.

Les deux hommes la regardèrent fixement.

—La campagne n'est pas si loin, reprit-elle sans sourcilier. Paris est grand ; mais il a une fin.

—Notre maison de campagne n'est qu'à quelques lieues, dit le père.

—Et on peut y aller en voiture sans doute ?

—Certainement ; mais ma fille ne supporterait maintenant ni le chemin de fer ni la voiture.

—Le chemin de fer, non monsieur, il faut être fort un brin pour entrer dans ce grand sas qui va et qui vient comme ceux du moulin. Mais dans une voiture qui irait tout doucement, avec de bons bras pour la garder des heurts, je me charge bien de la transporter.

Les deux hommes se regardèrent de nouveau.

—Elle a l'air de parler sérieusement, dit le grand-père.

—Je ne plaisante point, monsieur, reprit Faraude. J'ai veillé Thérèse, je sais bien à peu près son mal que les médecines n'ont pas diminué, au contraire. Je vous vois tous si chagrins et j'ai tant cette petite, que je veux bien de tout mon cœur essayer de la guérir à la mode de la campagne. Je ne dis pas que je réussirai, le bon Dieu tient la vie dans sa main, mais puisque le médecin qui est un savant n'a plus de remèdes à inventer, donnez-là à soigner à Faraude qui est une ignorante, mais qui a élevé plus d'un enfant et qui s'y connaît un brin.

Les deux hommes se parlèrent à demi-voix et, se levant en même temps :

Nous allons consulter ces dames, dirent-ils.

—C'est juste, dit Faraude ; mais écoutez bien mes conditions : on partira aujourd'hui même pour votre campagne, c'est un beau jour et il faut en profiter pour le transport. Ensuite là-bas on me laissera agir à ma guise, tout à fait à ma guise. Il faut dire cela à nos dames, si je ne suis pas libre je ne promets plus rien.

Ils inclinèrent la tête en signe d'assentiment et gagnèrent la chambre de la petite Thérèse qui jouait paisiblement à la poupée sous la surveillance de Marceline.

—Où sont les grand'mères ? demanda M. Labureau, après avoir embrassé sa fille.

—Dans la chambre de maman Gâteau, papa, répondit la petite fille, elles ont la migraine toutes les deux.

Les deux hommes allèrent ouvrir une des portes du fond de l'appartement et se trouvèrent en présence des deux grand'mères qui, accoudées sur un grand guéridon, pleuraient avec force soupirs.

Les deux hommes s'assirent en silence.

—Grand'mère et vous, ma mère, vous avez tort de vous appesantir ainsi sur notre malheur, dit M. Labureau. Il vaudrait mieux voir à nous tourner d'un autre côté.

—Il a déclaré que tout remède serait impuissant, gémit la grand'mère moins âgée, partant moins calme.

—Il y a remède et remède. Revenons à ceux de la nature puisque les autres n'ont rien produit de bon.

Et tout d'une haleine il raconta mot à mot la proposition de Faraude.

Elle fut accueillie par mille protestations.

—Mais faire voyager une enfant abandonnée par les médecins !

—Mais la confier à une cuisinière illettrée !

—Mais se lier les mains vis-à-vis d'elle !

Le jeune père combattit ces propositions une à une et finalement proposa d'aller poser la question au médecin.

On lui fit ce te concession, et il se hâta de mettre son projet à exécution.

—Je serai de retour dans une demi-heure, dit-il.

Il fut absent pendant une heure, et pendant une heure les grand'mères purent épancher à l'aise leurs doléances.

Le pauvre Alfred était fou de se cramponner à cet espoir chimérique, jamais il ne leur serait venu à l'idée qu'une enfant entourée depuis sa naissance par les soins les plus intelligents et les plus délicats, pourrait éprouver quelque soulagement à être confiée à cette honnête paysanne qui avait les mouvements si brusques !

Enfin, M. Alfred se représenta essoufflé de sa course rapide ; mais la physionomie rassérénée.

—Le docteur approuve le départ pour la campagne, dit-il, c'est le seul moyen à tenter, il s'engage à venir deux fois par semaine à Versailles s'il le faut.

Les pauvres grand'mères doutaient encore.

—Mais tes affaires ? dirent-elles, tu ne peux quitter tes affaires.

—J'irai le plus souvent possible tous les jours.

—Allons, décidons-nous, dit le grand-père, demain il sera peut-être trop tard.

Et il ajouta en allant agiter le cordon d'une sonnette :

—Je vais faire venir Faraude, elle s'expliquera devant vous.

Quelques minutes plus tard Faraude comparaisait devant le tribunal de famille et exposait tout simplement son plan. Il consistait à abreuver d'air pur et peu à peu avec mille précautions l'enfant étioyée, et à changer son alimentation recherchée par une alimentation naturelle dont elle se rendait responsable.

Le oui définitif se fit bien attendre. Les bonnes

grand'mères trouvaient que l'air était bien assez vif pour une malade dans leur maison spacieuse, et l'absence de médecins les effrayait.

Elles se laissèrent arracher un consentement, et M. Alfred alla s'occuper des préparatifs extérieurs du départ. Il télégraphia au garde de sa maison de campagne d'aérer la maison et de tout préparer pour le soir même.

A deux heures de l'après-midi, il n'y avait plus dans la maison que le vieux domestique qui avait élevé M. Alfred, les autres avaient pris le chemin de fer, et une bonne calèche s'arrêtait devant le magasin de fourrures. Les deux grand'mères s'assirent sur la banquette de devant et Faraude portant Thérèse dans un grand édredon de soie bleue, prit la banquette du fond. Elle avait exigé cela, et pendant tout le voyage ses bras robustes formèrent une espèce de hamac à la petite malade qui ne parut pas souffrir du mouvement de la voiture. Elle était endormie quand la calèche s'arrêta devant une élégante habitation précédée d'un parterre et entourée d'un grand jardin anglais.

—Oh ! comme ça sent bon ici ! dit Faraude, quand elle descendit avec son précieux fardeau ; rien que ça ressusciterait un mort.

—Ne parlez pas, ne la réveillez pas, murmura la grand'mère.

—C'est plutôt engourdie qu'endormie qu'elle est, madame ; mais si elle doit guérir le bon sommeil viendra. Où est sa chambre ?

—Suivez-nous, dirent-elles.

Elles montèrent devant Faraude un escalier sans tapis, et elles pénétrèrent dans une belle chambre au premier, meublée avec le luxe de leur maison de ville.

Faraude déposa la petite fille sur le lit, fit l'inventaire du mobilier et, hochant la tête :

—Trop de rideaux et de tapis, dit-elle ; n'y a-t-il pas une autre chambre pour Mlle Thérèse ? Celle-ci est trop cossue, elle ne me plaît point.

Le dernier mot de M. Alfred avait été celui-ci : Laissez-là faire, et les deux grand'mères, par une nouvelle condescendance, permirent à Faraude de visiter la maison et de choisir un appartement. A leur grand désappointement elles l'entendirent s'écrier en arrivant dans une chambre vaste, à peine meublée, qui servait à Marceline pour les repas, mais qui était située au levant :

—Voilà ce qu'il nous faut.

Un grand débat s'ensuivit ; mais Faraude demeura inexorable dans son choix.

Le lit de Thérèse fut transporté dans cette chambre et un lit de fer y fut dressé pour Faraude qui avait déclaré vouloir se charger de l'enfant jour et nuit.

—Heureusement que le cabinet de Marceline est auprès de cette chambre, dit la bisaieule ; sans cela je ne consentirais pas à loger Thérèse dans ce galetas.

—Faudra-t-il demander la voiture pour demain, la ferez-vous mener en voiture ? demanda la grand'mère qui, malgré elle, prenait un air hargneux en parlant à Faraude.

—Nenni, madame, il y a trop d'air dans les voitures ouvertes et pas assez dans les voitures fermées. Si elle peut sortir je la prendrai dans mes bras, et sitôt qu'elle pourra se tenir sur ses jambes je la ferai marcher. Les jambes, ce sont les voitures que le bon Dieu a données aux pauvres, et elles sont plus saines que les autres.

En ce moment Marceline entra toute troublée et annonça d'une voix pleine de larmes que la petite Thérèse paraissait beaucoup souffrir, et qu'elle présentait une de ces crises qui la mettaient à deux doigts de la mort.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DES MODES

(Voir gravure)

Notre illustration donne différentes toilettes de femmes et d'enfants qui sont toutes d'actualité.

Notre première figure est celle d'un petit garçon qui porte une robe en toile bleue avec jupe plissée. Cette robe s'ouvre en revers sur un plastron de toile bleue également. Autour du revers et du col, dans le haut du plastron, sont posés deux rangs de gance blanche. Au bas de la taille, presque sur les hanches, se met une ceinture de cuir jaune avec agrafe argentée. Un chapeau de paille rond avec fleurs rouges complète ce petit costume.

Notre seconde figure représente une dame vêtue

d'une robe de chambre en mousseline blanche garnie, dans le bas, de deux volants brodés, lesquels sont surmontés d'un entre-deux très haut ; le col, les parements des manches et les poches sont en broderie anglaise ; sur le devant de la robe ainsi qu'aux poches, des nœuds de velours rubis ornent cette jolie robe d'intérieur.

Notre troisième figure représente une dame qui porte une ravissante robe de taffetas glacé changeant. La jupe unie est garnie, dans le bas, d'un haut bouillonné garni de dentelle de chaque côté. Le corsage, en taffetas très montant, s'agrafe au cou et à la ceinture seulement, afin de laisser voir le bouffant de dentelle qui retombe sur la tunique, laquelle forme la pointe sur le devant pour se relever en plis très fournis sur la hanche. Le derrière de cette tunique retombe à plis droits sur la jupe. Une écharpe de dentelle, forme mantille, est jetée sur les épaules ; enfin, un délicieux chapeau de jonc ouvert de fleurettes et de fleurs, formant aigrette, termine cette toilette aussi jolie qu'élégante.

Notre quatrième figure est celle d'une fillette vêtue d'une robe en voile nuance, vieux-rose, garnie de petits volants découpés. Le corsage, en voile crème, broché de petites roses, forme polonaise à paniers très relevés, est attaché à la taille par une ceinture de velours noirs. Un chapeau rond à haute forme, garni de velours noir et de boutons de roses mous-seuses complète ce frais costume.

Enfin notre cinquième dame a une robe de lainage pontillé de différentes couleurs. La jupe est toute plissée ; la double-jupe, très courte, se relève sur le devant en plis contrariés, le derrière de cette double jupe est à plis droits très bouffants dans le haut.

Le corsage est à basques sur le devant. Le derrière de ce corsage est très échancré afin de laisser passer le bouffant de la robe. Ce corsage est ouvert sur un gilet de piqué blanc avec col et revers en velours noir. Le chapeau rond en paille bleue est garni de plumes et de fleurs.

Il est facile, par ces différents modèles, de voir les changements notables qui s'opèrent dans la mode : agrès avoir porté des robes surchargées de garnitures, nous revenons à la simplicité. Les jupes sont presque toutes unies, surtout pour les jeunes filles dont les robes sont à peine ornées d'un petit volant, d'un biais ou de trois rangs de velours. Beaucoup de robes se font unies jusqu'au bas du genou pour se terminer par un haut volant. Ce genre se fait beaucoup dans les petits lainages, les satinettes et les percales. Quant aux robes habillées, la mode est aux hautes dentelles posées à plat sur des jupes de soie de couleur. Nous voyons revenir également les doubles-jupes rondes et sans garniture, ainsi que les corsages à taille ronde qui se froncent à la ceinture et dans le haut. Ce dernier genre convient plus particulièrement aux jeunes filles.

Quant aux chapeaux, le genre rond domine, toutes les ornements sont sur le devant.

UN MEETING

(Voir gravure)

Ils sont là une demi-douzaine de marmots, de face, de profil, de dos surtout, en vêtements quasi débraillés, en souliers éculés, témoignant d'un long et turbulent usage dans la poussière et dans la boue ; ils discutent, et le sujet de leur conférence doit être bien intéressant, car leurs lèvres et leurs yeux sont suspendus à ceux du plus grand, qui tient à la main une sorte d'arc fait d'une baleine et d'une ficelle. Le quartier est écarté, des palissades entourent des terrains vagues, et au loin des maisons pittoresques forment le décor. Tout cela est peint avec largeur et rendu avec un grand esprit d'observation.

Le public s'arrête devant cette scène, mais le groupe n'en est pas distrait, la conversation continue, le complot se trame toujours, pas une de ces petites têtes intelligentes ne se détourne.

Bébé est très fort en arithmétique.

—Voyons, lui dit son oncle, sais-tu les quatre règles ?

—Oh ! oui...

—Eh bien ! voilà : je vais te donner, à partir d'aujourd'hui lundi, deux sous tous les jours ; combien en auras-tu le dimanche ?

Bébé réfléchit, puis, au bout d'un instant :

—J'aurai rien, j'aurai tout bouloté.

JOUISSEZ

De la Santé et du Bonheur

COMMENT ? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ?

"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." M^{de} M. M. B. Goodwin, Ed. *Christian Monitor*, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."
Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?

"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."
Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."
Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationales, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?

"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."
Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?

"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?

"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage dans ma pratique."
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?

"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage."
M^{de} J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."
G. H. Horst, Caisier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?

"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."
M^{de} H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé
Faites usage du

KIDNEY-WORT

Le Purificateur du Sang.

Excursion aux Trois-Rivieres

N'oubliez pas l'excursion aux Trois-Rivieres, par un comité de typographes,

SAMEDI PROCHAIN, 12 JUILLET.

Le magnifique vapeur *Canada* a été nolisé pour la circonstance.

L'Harmonie de Montréal, le Cercle Artistique Franco-Canadien et les Montagnards Canadiens prendront part à ce beau voyage.

Prix du passage, aller et retour : \$1.25. Le plan des cabines est déposé au bureau du *Monde*, rue Notre-Dame.

CASTOR FLUID. (Enregistré.)

Délicieuse préparation rafraichissante pour les cheveux. S'en servir tous les jours. Conserve le cuir chevelu, prévient la chute des cheveux et active la croissance. Article de coiffure de la famille. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, chimiste, seul fabricant, 144, rue St-Laurent, Montréal. — 1 m.

N. GOYETTE, BOUCHER.
MARCHE D'HOCHELAGA,
Etaux 1 et 3.

CHARLES DAVID, MAGASIN DE CHAUSSURES.
565, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL.

MATHIEU FRERES, Marchands de Vins.
No. 87, RUE SAINT-JACQUES,
MONTREAL.

3124

NOS PRIMES

Les personnes dont les noms suivent ont réclamé et touché le prix de leurs primes du mois de Mai :

O. Fautoux, 83 rue Vitruve, Montréal.
L. N. Rhéaume, 68 rue Fullum, Montréal.
N. Leblanc, (2 primes) 69 rue St. Maurice, Montréal.
J. E. Deslauriers, 815 rue Craig, Montréal.
J. A. Porlier, 240 rue Ste Elizabeth, Montréal.
T. Plante, 165 rue Craig, Montréal.
W. Morin, 106 rue Wolfe, Montréal.
Thomas Gaudry, 499 rue Ontario, Montréal.
E. Jalbert, 190 rue Dorchester, Montréal.
Victor Fortier, 683 rue St. Laurent, Montréal.
Olivier Trudeau, 2615 rue St. Joseph, Montréal.
Dr F. X. Duplessis, Richmond station.
A. Provencher, 196 rue Aqueduc, Montréal.
H. Beauchamp, 36 rue Sanguinet, Montréal.
Albert Valois, commis chez Beauchemin & Valois (2 primes : \$15 et \$1.00) 227 rue Dorchester, Montréal.
L. Bourque, 287 rue Logan, Montréal.
Delle Victoria Soucy, 25 rue St. Gabriel, Montréal.
Rév. Em H. Guilbert, curé de St. Théodore d'Acton.
J. A. Fontaine, 2588 rue Notre-Dame, Montréal.
Victor Lacosse, 63 rue Richmond, Québec.
Madame Octavie Alarie, 210 rue Visitation, Montréal.
L. J. G. Archambault, 5 ruelle Rock, Montréal.
Josué Lapage, 329 rue St. Jean, Québec.
Dr. A. Lapage, St.-Esprit.
Mathieu Chartier, 65 rue St. Augustin, village St. Henri.
Louis Bouchard, 475 rue Wolfe, Montréal.
W. Vinette, Ste Anne de Bellevue.
Léon Joubert, Terrebonne.
N. Lemieux & Cie, 309 rue St. Joseph, St. Roch, Québec.
A. L. Bleau, 12 rue Hôpital, Montréal.
E. Bastien, 284 rue St. Laurent, village St. Jean-Baptiste.
M. l'abbé Hudon, curé de Newbois, Lotbinière.
J. A. Defoy, assistant du Procureur-Général, Québec.

Les personnes ayant en leur possession des numéros du mois de **MAI** gagnant une prime sont priées de vouloir bien en réclamer le montant au bureau.

Pour toutes informations s'adresser à l'administration :

BERTHIAUME & SABOURIN,
Propriétaires.

J. A. RODIER, gérant.
Bureau : 25, rue St-Gabriel—Adresse : Boîte 1070, Bureau de Poste, Montréal.

MATHIEU & GAGNON
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES.
En gros et en détail,
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.
Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crépes, Tweeds de toutes sortes.

LA COMPAGNIE DE
PAPIER ROLLAND
Fabrique à Saint-Jérôme, P. Q. Bureau principal : A Montréal, rue Saint-Vincent, 12 et 14, chez J. B. ROLLAND & FILS.
Papier blanc de toute espèce.

DR. H. E. DESROSIERS,
70 RUE ST. DENIS,
MONTREAL.

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

DUHAMEL & LEMIEUX,
Encanteurs et marchands à commission,
597—RUE SAINTE-CATHERINE—597,
MONTREAL.

FABRIQUE DE PARAPLUIES

PARASOLS DU DOMINION.

EN GROS ET EN DÉTAIL.

Encouragez la fabrication indigène et évitez les droits élevés en achetant vos Parapluies et vos Parasols à la

Fabrique de Parapluies et de Parasols du Dominion,
684,
RUE CRAIG,

Laquelle répond à un besoin qui se fait sentir depuis longtemps.

Les promoteurs de cette industrie, désireux de répondre aux besoins toujours croissants de la population canadienne, se sont procuré les machines nécessaires à la fabrication de PARAPLUIES et de PARASOLS de première classe, capables de soutenir avantageusement la concurrence contre les produits importés, et pouvant être vendus à un prix beaucoup plus réduit que ces derniers.

L'administration de la fabrique a été confiée à un homme possédant l'expérience de longues années consacrées à la fabrication de ce genre de produits, et ayant sous ses ordres un personnel nombreux d'ouvriers habiles dans leur art.

On fait une spécialité des réparations et de la pose de nouvelles couvertures.

DEMANDEZ DES ÉCHANTILLONS.

Adresse : —
Fabrique de Parapluies et de Parasols
DU DOMINION,
684, RUE CRAIG,
MONTREAL.

"L'ALBUM MUSICAL,"

JOURNAL MENSUEL,
Contient seize pages de musique et huit pages de texte tous les mois.

PRIX : \$3.00 PAR ANNÉE.

Envoyez 25 cents pour un numéro échantillon à

A. FILIATREAU & C^{ie},
(Boîte 325.) 25, Rue St-Gabriel.

L'administration du "MONDE ILLUSTRÉ" est en état de produire tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireraient conserver la série.

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-propriétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 25, Montréal.
J. A. RODIER, Gérant.